

AVANT-PROPOS

*Par le général Peter Wall, GCB CBE, chef du staff général,
2010-2014*

Le sergent Steve Heaney, un ancien du régiment de parachutistes, nous emmène dans un fascinant voyage au cœur des Pathfinders, les éléments avancés de nos forces aériennes.

Les Pathfinders dans leur version moderne sont nés au milieu des années 1980 dans l'économie parallèle de l'armée. Leur rôle secret était largement enrichi par le fait qu'ils n'avaient pas d'existence officielle.

Après avoir démontré la nature essentielle de leur fonction au sein des forces militaires, les Pathfinders sont à présent clairement établis dans l'armée comme une section vitale de la 16^e brigade de combat aérien.

Cependant, on sait très peu de choses sur eux, et ce livre apporte quelques éclaircissements sur leur évolution et la façon dont leur réputation d'excellence dans les situations les plus exigeantes s'est formée.

Il montre les procédures de sélection, le régime rigoureux et passionnant d'entraînement, et leurs premières opérations au Belize, au Kosovo et à la Sierra Leone quand ils sont arrivés à maturité. L'importance de leur contribution hautement qualifiée a été largement reconnue. Ils sont devenus une part essentielle de tous les déploiements de la brigade. L'armée, au final, ne vaut que par ceux qui la composent. Heaney raconte les personnages

STEVE HEANEY

qui rendent ce peloton si particulier, et l'attrait qu'il a pour les jeunes soldats. Il révèle le niveau d'ambition personnelle, de confiance en soi et d'implication nécessaire pour rejoindre leurs rangs. Ce livre parle de confiance mutuelle et de la façon dont elle est inculquée.

Le livre raconte également le parcours personnel de Heaney depuis les bancs de l'école de Middlesbrough, où il était une forte tête espiègle, jusqu'au peloton des Pathfinders au grade de sergent, sans aucun doute le job le plus dur pour un sergent dans l'armée.

L'histoire est racontée depuis le point de vue d'un professionnel accompli qui a su prendre le meilleur parti du défi et de l'opportunité que lui offrait l'armée et qui, ce faisant, a donné forme aux Pathfinders tels que nous les connaissons aujourd'hui.

C'est une magnifique histoire racontée par un type vraiment spécial et très humble. J'espère que cela va inviter de nombreux jeunes soldats à suivre les traces de l'auteur, aussi intimidantes soient-elles. Allez-y, vous vous surprendrez vous-même.

— Heaney – Red Route One
La voix est celle de l'un des dirigeants de l'équipe, qui vient de me donner mon ordre de marche.

Je me dirige vers le camion noté « Red One », celui qui m'est assigné aujourd'hui, autrement appelé « l'enfer sur terre ». Je jette mon paquetage et mon arme devant moi avant de monter et choisis une place sur les banquettes rigides parmi la douzaine de drôles de types assignés eux aussi au « Red One ».

Les autres seront dispatchés dans d'autres camions, en direction de « Blue One » et de « Green One », d'autres points de chute pour à peu près le même circuit meurtrier.

Quelques semaines plus tôt, la sélection avait commencé avec une centaine de jeunes hommes en grande forme venus des trois armées, chacun d'entre eux rêvant de rejoindre cette mystérieuse unité d'élite secrète. Nous sommes à présent dans le stage « Collines » et il ne reste plus qu'un cinquième des candidats. Nous sommes encore 19 à poursuivre notre rêve. Les plus de 80 autres n'ont pas tenu. Victimes de blessures ou de fatigue extrême, physique ou mentale.

Leur rêve est mort.

Le mien est encore en vie, bien réel, mais, comme la plupart d'entre nous, je tiens par le bout des ongles.

La routine de ce matin est exactement la même que celle des autres. Réveil à 4 h 30. Lavé, rasé, petit-déjeuner pris à 4 h 45, récupération des armes à l'armurerie à 5 h, place d'armes pour la revue et les ordres du jour à 5 h 15.

Ceux qui sont encore là s'accroupissent sur leur paquetage pendant que l'on nous donne les instructions. Nos sacs à dos portent un panneau orange fluorescent afin que nous soyons repérables par les secours en cas de blessure ou si l'un de nous se perd sous la pluie diluvienne et dans le vent terrible qui souffle sur les collines.

Au vu des nuages noirs et menaçants qui s'amoncellent au-dessus de nos têtes, tout indique que cela risque d'arriver aujourd'hui. Un épais halo de brume et de pluie tourbillonne autour des plus hauts pics des Brecon Beacons.

Le nom de la torture du jour est Point A-Point B, une marche éreintante de 28 km à travers le terrain le plus inhospitalier de toutes les îles Britanniques. Nous avons sept heures pour parcourir la distance. La règle d'or, dans cette sélection, c'est de parvenir à maintenir une allure de 4 km à l'heure, en montée, en descente, sur le plat et quelles que soient les conditions météorologiques.

J'ai déjà fait ce chemin une demi-douzaine de fois. L'entraînement, l'entraînement, l'entraînement, voilà le secret. Mais contrairement à ce que l'on pense, ce genre de trajet ne devient pas plus facile sous prétexte qu'on l'a déjà parcouru.

Comme je repose mes membres douloureux, lacérés, sur la banquette du camion, je savoure ces quelques instants de répit avant que tout recommence. Je pense au fait qu'aujourd'hui, c'est le dernier jour avant le grand jour – endurance. Endurance est le tout dernier événement de la phase des collines et le plus grand test de robustesse physique et mentale de toute l'armée britannique.

C'est une marche forcée de 64 km à travers les terrains les plus hauts et les plus accidentés des Brecon Beacons. En théorie, tout ce qu'il me reste à faire est de tenir aujourd'hui et demain pour l'endurance et j'en aurai fini, j'aurai passé les sélections, j'aurai atteint mon rêve.

À cause de sa longueur et de la terrible pression exercée sur le corps humain, la vitesse requise pour l'endurance baisse à

3 km/h, ce qui est de loin la plus grande dose de compassion que vous obtiendrez jamais au cours des sélections.

J'ai une expression qui me vient à l'esprit pour les choses qui ne sont pas très raisonnables, qui n'ont pas de sens : les choses qui vous rendent hmmm... Assis là, dans un camion brinquebalant, à l'approche du point de départ de l'exercice Point A-Point B est vraiment l'un de ces moments.

Nous nous arrêtons enfin. Le silence est pesant, suffoquant dans la semi-pénombre. Je regarde au-dehors le rideau de bruine grise qui s'abat sur la montagne. Quelle que soit la période de l'année, les Brecon Beacons sont toujours plus ou moins frappés par les pires conditions météo imaginables.

Le temps peut basculer en un instant. Une large portion de ciel bleu peut rapidement se transformer en une énorme masse de grésil ou de neige, sans crier gare. Il n'y a rien de surprenant au fait que, régulièrement, des civils se retrouvent dans des situations très périlleuses en parcourant ces collines. Même des gars qui passaient les sélections pour les troupes d'élite se sont blessés, voire sont morts sur ces lieux.

Nous sortons péniblement du camion. Nos membres sont raides et douloureux après toutes ces semaines de quasi-torture.

Le DS m'appelle et me donne les coordonnées de mon premier check-point, à 7 km de là. J'étudie ma carte, localise mon point d'arrivée, trouve mon azimuth sur ma boussole et indique de ma main gantée la direction que j'ai l'intention de prendre. Le chef d'équipe me fait un signe de tête et me sert l'avertissement d'usage sur l'interdiction d'utiliser tout chemin ou toute route carrossable. Puis il me fait signe de commencer mon périple.

Le premier relais m'emmène au point 619, un fouillis de rochers situé à un point élevé sur le terrain. C'est à 7 km à vol d'oiseau, mais je vais avoir besoin d'en parcourir au moins deux de plus à cause d'une déclivité en forme de V qui barre le chemin.

Je me donne 1 heure 45 avant d'atteindre le point 619, prenant en compte le temps qu'il me faudra pour passer les terribles montées et descentes.

Alors que j'approche enfin du check-point, mes gants sont trempés, mes doigts engourdis s'agrippent au métal froid de mon arme.

Pendant les sélections, vous êtes obligé de garder votre fusil à la main en permanence, comme si vous étiez réellement en mission, comme si vous étiez susceptible de lâcher les flammes de l'enfer au moindre signe de l'ennemi.

Mes douleurs de dos se rappellent à mon bon souvenir. Le bandage protecteur d'oxyde de zinc que j'ai mis le matin même a commencé à partir. Les sangles de mon sac à dos m'ont arraché la peau des épaules au point que la chair est à vif.

On peut mettre autant de bandage que l'on veut, les blessures demeurent horriblement douloureuses à chaque nouveau pas avec un paquetage sur le dos qui les rouvre constamment.

Soudain, mon moral remonte un peu, et j'en avais bien besoin, en repérant la petite tente orange fluorescent qui abrite les chefs d'équipes. Ils sont installés juste à côté du point 619, engoncés dans leurs sacs de couchage, sous la maigre toile dont les pans flottent au gré du vent puissant. Tant qu'elle ne s'envole pas, elle les tient au chaud et au sec, loin des sensations que j'expérimente en ce moment même. Trempé jusqu'aux os, je pose un genou à terre devant eux et me signale :

— Heaney au rapport.

Le chef d'équipe lève les yeux du magazine vaguement pornographique qu'il est en train de lire. Je ne sais pas lequel, je suis trop épuisé et j'ai trop froid pour regarder. Son regard montre clairement qu'il préférerait de loin reluquer les fesses d'une jolie pin-up plutôt que de me parler.

Il désigne ma carte et me demande :

— Montre-moi où tu es, Heaney.

— Ici, chef.

Il tourne une page de son magazine.

— Certain ?

Pendant un court instant, je me demande si je ne suis pas complètement gouré. Je regarde à nouveau la carte.

— Oui, chef.

Il garde les yeux rivés sur une certaine Cheryl.

— Absolument certain ?

— Oui, chef.

Il hausse les épaules et réprime un sourire que ses yeux ne parviennent pas à cacher. Je sais que je suis au bon endroit. Je sais que je suis au point 619. Le gars est juste en train d'essayer de m'embrouiller. Il lance un regard au paysage désolé ; le vent soufflant de toutes ses forces sur les herbes hautes a des airs de tsunami battant les océans.

Il regarde au loin.

— Prochaine étape : deux, neuf, zéro, quatre, quatre, trois.

Je répète après lui :

— Deux, neuf, zéro, quatre, quatre, trois, chef !

C'est le prochain check-point : point de triangulation 642. Je lui montre le point sur la carte.

— Allez, au boulot, me dit-il tout en tournant une page du magazine.

Le point de triangulation 642 est un lieu mythique pour les forces d'élite. C'est un pilier de béton, érigé au milieu de rien, posé au-dessus d'un à-pic connu sous le nom de « vallée des RV », pour Retraits volontaires, le processus par lequel n'importe quel gars peut quitter les sélections à n'importe quel moment. Ce lieu est pour beaucoup le point de rupture, l'endroit où la volonté de chacun est le plus éprouvée.

Je démarre, épaules voûtées, le visage piqué par le vent et la pluie.

Mon chemin jusqu'à la vallée des RV passe par un haut plateau massif, couvert d'ajoncs et d'herbes hautes. C'est épuisant. Je ne cesse de me tordre les chevilles, je me casse le dos, mais, sans bien savoir comment, je parviens au point par lequel je vais pouvoir entamer la descente jusque dans la vallée elle-même.

Je lance un regard à ce qui ressemble au pays de Mordor, un véritable rideau de pluie couvrant une nature sombre, désolée et vide. On s'attendrait presque à voir arriver une horde d'orques ou un essaim de trolls s'apprêtant à faire bombance avec mes vieux os. La pluie est si forte que je peine à distinguer la vallée, en dessous.

Ne voyant rien paraître, j'entame ma descente.

Il y a deux chemins possibles jusqu'à la vallée : celui que je vais emprunter, raide mais faisable, et un autre, 2 km plus loin. Je n'ai pas le temps d'aller jusqu'à l'autre chemin, plus praticable. C'est le premier ou rien.

J'étudie la route et une chose semble évidente : la pente est glissante avec des risques d'éboulement. Le terrain est si gorgé d'eau que d'énormes flaques donnent l'impression de suivre le cours d'une rivière.

Ce dernier tour de piste est bien plus dangereux que tous les orques et les magiciens noirs du monde. Le chemin est terriblement traître. Il va me falloir grimper un mur de hautes herbes pratiquement vertical, glissant et gorgé d'eau glaciale. Si je veux finir cette course décisive, je n'ai pas d'autre choix.

Je fais le premier pas, m'engage dans une descente vertigineuse vers la vieille route romaine qui serpente le long de la vallée, loin, très loin en contrebas.

Je démarre ma descente en crabe. J'utilise ma jambe du haut comme une ancre tandis que, de l'autre, je tâte le terrain en vue de mon prochain pas. Je dois garder mon arme en position de tir en permanence et ne peux donc pas l'utiliser comme un bâton de marche. Je ne peux pas non plus m'aider de mes mains, puisqu'elles tiennent le fusil.

Si on me voyait faire l'un ou l'autre, je serais immédiatement disqualifié.

Comme je glisse et ondule comme je peux, mon sac à dos ne cesse de s'entortiller. Chaque pas que je fais menace de me faire tomber. Mes bottes tentent de s'accrocher comme elles le peuvent sur cette herbe grasse, quasi huileuse. Je plante mes

talons dans la boue et avance centimètre par centimètre sur la terre détrempeée en direction de la vallée, plus sûre.

Et soudain, je fais une erreur fatale. Je tente de déplacer mon poids vers la jambe du haut afin de pouvoir lever la jambe du bas et, en une fraction de seconde, mes pieds se dérobent sous moi. En un éclair, je perds totalement l'équilibre avant même de m'en apercevoir.

Le poids de mon sac à dos m'entraîne sur l'herbe mouillée. C'est comme une patinoire, je suis cul par-dessus tête, je glisse à toute allure comme une tortue retournée, je gagne rapidement de la vitesse.

Je tiens mon fusil d'une main et utilise l'autre pour tenter de m'accrocher à l'herbe, désespérément. Mais l'eau mélangée à la végétation glisse sous mes doigts.

Frénétiquement, j'essaie de planter mes talons le plus profondément possible, mais ils ripent et ne parviennent pas vraiment à ralentir ma chute. Je plonge sur 50 bons mètres. De plus en plus vite, vers la vallée, et rien ne semble pouvoir me faire perdre un peu de vitesse.

Et puis soudain, je me mets carrément à voler. Je suis arrivé au bout d'une pente très raide et, d'un coup, je suis en chute libre. J'ai l'impression de tomber pendant des lustres, bien qu'en réalité il ne s'agisse que de quelques secondes.

J'atterris enfin dans un craquement puissant et douloureux.

C'est mon dos qui a pris le plus gros de l'impact. Ma chute s'est terminée dans un repli du terrain, la douleur transperce mon dos et mon cerveau. Pire, j'ai l'impression de ne plus sentir ni mes bras ni mes jambes.

Je reste couché pendant ce qui me semble être une éternité. Une cascade d'eau me tombe dessus depuis la pente. J'ai le souffle court, du mal à respirer. Je souffre terriblement, mais je sais grâce à mon entraînement que, tout ce que je dois faire pour l'instant, c'est rester immobile. N'importe quel mouvement ne ferait qu'empirer une blessure à la colonne vertébrale. Et je n'ai aucun doute sur le fait que mon dos est très sévèrement touché.

Le temps passe. Au bout de quelques minutes, je commence à sentir à nouveau mes jambes et mes bras, petit à petit. Je pense que je peux encore les bouger. Si je me concentre sur la douleur, je sens qu'elle est localisée plutôt dans le bas de mon dos.

Je prends le risque de rouler sur le côté afin de défaire les sangles de mon sac à dos, le retirer et essayer de me lever.

Il me faut 10 minutes et des douleurs atroces pour y parvenir. Je me bats pour me remettre debout. Des vagues de douleur et de nausées m'envahissent. Je tente de faire un point sur ma situation. J'ai perdu 15 bonnes minutes. Les chances de réussir cette ultime épreuve sont en train de m'échapper. Mais pire, ce qui se joue là est de l'ordre de la survie. Comment diable vais-je faire, à demi estropié, pour me sortir de cette montagne ?

Des douleurs aiguës et intenses me traversent régulièrement. Je tente de les bloquer. À présent, il me faut prendre une décision. Est-ce que cette chute m'a fait dépasser la limite ? La blessure m'a-t-elle amené au point de rupture ? Ou suis-je encore capable de continuer ? Puis-je garder ce rêve en vie encore pendant quelque temps ?

La douleur dans mon dos empire, et le terrain ne rend pas les choses plus faciles. Je décide de briser la règle cardinale des sélections et pousse mon sac à dos devant moi tout en utilisant mon arme comme bâton de marche. Je tente de monter la pente.

Je serre les dents de toutes mes forces, mais j'avance centimètre par centimètre. Chaque pas est une nouvelle torture.